

NORMAN MACLEAN

Montana, 1919

Rivages poche

Avec humour et sensibilité, l'auteur du mythique *Et au milieu coule une rivière* raconte dans *Montana, 1919* l'été de ses dix-sept ans au sein d'une équipe de gardes forestiers. Une tempête de neige en plein mois d'août, un serpent à sonnettes, un cuisinier antipathique tricheur de génie aux cartes, un « bordel ambulant », une partie de poker qui tourne en bagarre… tels sont les ingrédients de ce récit épique dans la grande tradition de Mark Twain et des conteurs de l'Ouest américain.

Norman Maclean (1902-1990) fut écrivain et universitaire. Il est l'une des figures de l'École du Montana, aux côtés de Richard Ford, Thomas McGuane ou Rick Bass. L'œuvre de sa vie reste Et au milieu coule une rivière (Rivages, 2017) *qu'il considérait comme un « long poème d'amour » dédié à sa famille. Adapté au cinéma par Robert Redford, le livre est un classique de la littérature américaine.*

Du même auteur
aux Éditions Rivages

La Part du feu, 1994
Rivages poche n° 243

Et au milieu coule une rivière, 1994, 2017

Norman Maclean

Montana, 1919

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Claire Pasquier

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Édition originale : Nouvelle intitulée
*"USFS 1919 : The Ranger, the Cook
and a Hole in the Sky"*, extraite du recueil
A River Runs Through It,
The University of Chicago Press, 1976

Couverture : © D.R.

© Norman Maclean, 1976
© The University of Chicago Press, 1976, 2017
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1994, 2017

ISBN : 978-2-7436-4297-6

Avec le soutien du

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

Et alors il croit connaître
Les coteaux qui l'ont vu naître…

Matthew Arnold

J'étais jeune et je me prenais pour un dur et je savais que c'était magnifique et j'étais un petit peu braque mais je ne le savais pas encore. Autour du poste de garde il y avait des montagnes à perte de vue, je n'en ai jamais vu autant depuis, des océans de montagnes, et à l'intérieur du poste, à ce moment précis, j'étais en train de gagner une partie de cribbage avec le garde forestier du district de l'Elk Summit de la forêt Selway du Service des Eaux et Forêts des États-Unis (USFS), service qui était encore plus jeune que moi et qui avait avec moi pas mal de traits en commun.

On était à la mi-août de l'année 1919, j'avais donc dix-sept ans, et le Service des Eaux et Forêts n'en avait que quatorze si, parmi les dates de naissance possibles, on retient comme je le fais 1905, année où le Département forestier du ministère de l'Intérieur fut intégré au ministère de l'Agriculture et prit le nom de Service des Eaux et Forêts des États-Unis.

En 1919, le poste de garde de l'Elk Summit était à quarante-cinq kilomètres de la route la plus proche ; il était à vingt-trois kilomètres du sommet de la ligne de partage des eaux de la chaîne des montagnes

Bitterroot, et à vingt-trois kilomètres, par la pente raide du Blodgett Canyon, de la Bitterroot Valley, à quelques kilomètres seulement de Hamilton, dans le Montana. Les vingt-trois kilomètres de descente étaient aussi éprouvants que les vingt-trois kilomètres de montée, et beaucoup plus périlleux, étant donné que le Blodgett Canyon était réputé, dans les annales, comme repaire de la tique qui donne la fièvre des montagnes Rocheuses, avec des chances de guérison qui n'étaient que d'une sur cinq. La piste de quarante-cinq kilomètres qui allait de l'Elk Summit à l'entrée du Blodgett Canyon était une piste des Eaux et Forêts, signalisée par une encoche taillée dans un bâton ; dans tout le vaste territoire de l'Elk Summit, il y avait très peu de pistes marquées de cette façon. À part cela, il n'y avait que des pistes de troupeaux et de vieilles pistes de trappeurs qui donnaient sur des corniches abruptes et sur des prairies, sans la moindre indication qui permette de savoir où les troupeaux et les trappeurs avaient bien pu disparaître. C'était un monde de chevaux de charge à la queue leu leu ou d'hommes qui marchaient tout seuls – un monde de sabots et de pieds, tout le reste se faisant à main d'homme. Dans la chaîne de montagnes Bitterroot, dans le nord de l'Idaho, 1919 marquait la fin d'une époque qui ne connaissait encore ni les quatre-quatre, ni les bulldozers, ni les scies électriques, qui ne se servait d'aucune machine pneumatique pour remplacer les marteaux-piqueurs ni de rien de chimique ou d'aéroporté pour éteindre les incendies de forêt.

De nos jours, n'importe quel guetteur a un uniforme et un diplôme universitaire, mais en 1919 pas un seul des types de notre équipe, y compris le garde forestier, n'avait fait d'études. Les Eaux et Forêts recrutaient les gars qui savaient faire le coup de poing. Le nôtre, Bill Bell, était le plus grand casseur de la Bitterroot Valley, et pour nous c'était le meilleur garde forestier. Ce qui nous confortait dans cette opinion, c'était la rumeur selon laquelle il aurait tué un gardien de moutons. Nous étions un peu déçus qu'il ait été acquitté, mais personne ne retenait cela contre lui, car nous savions tous que, dans le Montana, être acquitté de la mort d'un gardien de moutons, ce n'est pas la même chose que d'être innocent.

Pour ce qui est de l'uniforme, notre garde forestier avait toujours sur lui son calibre 45, et pratiquement tout le monde dans l'équipe, moi y compris, se promenait avec un revolver. Les deux plus vieux de l'équipe nous avaient raconté que USFS ça voulait dire Sus à ses Fesses. Étant assez formaliste dans ma jeunesse, j'avais fait remarquer que ça n'allait pas exactement parce que US ne commençait pas par un S. Et comme j'étais du genre têtu, j'ai tenu bon un bout de temps, avec ma voix que j'entendais monter. Chaque fois, les autres crachaient dans les interstices de leurs moustaches en me regardant comme si j'étais trop jeune pour dire sur la question quoi que ce soit qui ait la moindre portée. En ce qui les concernait, leur formule convenait parfaitement aux Eaux et Forêts, et à la fin de l'été, j'en étais venu à partager leur opinion.

Même si notre garde forestier, Bill Bell, était un crack, le cribbage n'était pas son fort. Il a abattu ses cartes en disant : « Quinze-deux, quinze-quatre, quinze-six, et une paire, ça fait huit. » Comme d'habitude, j'ai étalé son jeu et recompté après lui. Tout ce qu'il avait, c'était un huit et une paire de sept, jeu qu'il considérait toujours comme un huit. Peut-être que c'est le fait d'avoir un huit qui lui avait donné l'idée. « Bill », lui ai-je dit, « ce que tu as, c'est un jeu de six. Quinze-deux, quinze-quatre, et une paire, ça fait six. » Quand il avait tort, Bill Bell avait toujours le sentiment d'être victime d'un affront personnel. « Putain de merde, a-t-il dit, ce huit, là, tu le vois pas ? Huit plus sept ça fait… » Le cuistot, qui finissait d'essuyer la vaisselle, a jeté un œil par-dessus l'épaule de Bill, et il a dit : « Ça, c'est un six. » Bill a ramassé ses cartes, et les a jetées sur la pile – pour lui, le cuistot avait toujours raison, ce qui ne me le rendait pas plus sympathique. Il est dans le meilleur des cas difficile d'avoir de la sympathie pour un cuistot à qui on passe tout, et celui-là, je le détestais tout particulièrement.

N'empêche que rien ne me laissait prévoir à quel point j'allais le détester d'ici à la fin de l'été, ni d'ailleurs l'importance qu'allait prendre un autre jeu de cartes. Vers le milieu de cet été de mes dix-sept ans, il me restait encore à entrer dans une histoire en tant que personnage. J'étais loin de me douter du fait qu'une fois de temps en temps la vie devient littérature – jamais longtemps, naturellement, mais suffisamment pour être ce dont nous garderons le souvenir

le plus vif, et assez souvent pour faire que, finalement, nous appelions « vie » précisément ces moments où, au lieu d'aller à droite à gauche, en arrière, en avant, ou même nulle part, la vie trace sa voie avec rectitude, élan, et inévitabilité, avec une intrigue qui se noue, un point culminant, et, avec un peu de chance, une résolution, comme si la vie était un objet fabriqué et pas un événement. Toujours est-il que, sur le moment, je ne me représentais pas Bill en héros d'une histoire – juste, je m'impatientais d'avoir à attendre qu'il veuille bien distribuer les cartes. Avant de le faire, il s'est léché les doigts pour être bien sûr de ne pas distribuer deux ou trois cartes à la fois.

C'est difficile d'imaginer à quel point Bill pouvait être un autre homme quand il avait une corde entre les mains. Avec une corde, c'était un artiste, et il était rare qu'il n'en ait pas une avec laquelle faire ci ou ça. Même quand il était au camp, il faisait des boucles pour prendre au lasso le dossier d'une chaise. Ou alors il faisait des nœuds – des nœuds de toute beauté. Avec les êtres humains, c'était un homme de peu de mots – oui ou non –, de temps en temps il émettait un bout de phrase, ou bien une phrase ou deux – mais à ses chevaux et à ses mulets, il parlait tout le temps, et ils le comprenaient. Il ne leur parlait jamais à voix haute – surtout pas aux mulets, dont il savait qu'ils sont comme les éléphants, ils n'oublient jamais. Si, pendant qu'il le ferrait, un mulet se montrait rétif, il ne le battait jamais, il se contentait de l'emmener au soleil, il lui attachait le sabot de devant, et il le laissait planté

là pendant une heure ou deux. Vous n'imaginez pas la métamorphose qu'on obtient, même chez un mulet, rien qu'à le laisser attaché une heure ou deux en plein soleil avec une patte entravée.

Bill était bâti à la mesure de ses mains. Il était grand de partout. C'était avant toute chose un cavalier, et il lui fallait un cheval immense. Ça n'était pas le cow-boy élancé des films et des plaines. C'était un cavalier des montagnes. Il savait manier la hache ou la scie à bois, frayer un passage et construire une piste, marcher s'il le fallait une journée entière, chausser des éperons et escalader des poteaux télégraphiques pour aller installer des fils tout là-haut, et il faisait pas mal du tout la cuisine. Dans les montagnes, c'est pour vivre qu'on travaille, et on s'en fiche bien d'avoir un cheval qui court vite. Courir pour aller où ? Le cheval de Bill était une bête immense aux longues foulées qui pouvait parcourir pendant une journée entière des pistes de montagne à l'allure de huit kilomètres à l'heure. C'était un cheval de montagne qui portait sur son dos un montagnard. Bill l'appelait Big Moose. Il était brun et marchait la tête rejetée en arrière comme s'il avait des cornes.

Toute profession a son héros. Dans un hôpital, c'est le chirurgien du cerveau ou du cœur, et dans une scierie, c'est celui qui, les yeux plissés, fait la première entaille qui va débiter un tronc en planches. Dans les premières années des Eaux et Forêts, notre grand artiste, c'était le chargeur de chevaux, comme c'est le cas, le plus souvent, dans les pays où il n'existe pas

de routes. Charger les bêtes est un art immémorial qui remonte aux temps où l'homme a dû se déplacer et qu'il a eu un animal pour transporter ses biens. Cela a commencé en Asie, puis cela a gagné l'Afrique du Nord et l'Espagne, enfin le Mexique, et c'est sans doute grâce aux squaws que cet art nous a été transmis. On ne peut même pas adresser la parole à un chargeur de chevaux si l'on ignore ce qu'est une sous-ventrière *(cinch*, ou *cincha)*, une sangle *(latigo)* ou une bâche *(manty*, ou *manta)*. Avec l'arrivée des routes, cet art ancien s'est peu à peu perdu, mais au début du siècle, il y avait encore assez peu de routes qui traversaient les montagnes de l'Ouest, et aucune ne traversait la « muraille de la Bitterroot ». Depuis l'embouchure du Blodgett Canyon, près de Hamilton, dans le Montana, jusqu'à notre poste de gardes forestiers sur l'Elk Summit dans l'Idaho, tout ce qui se déplaçait se déplaçait à pied. Quand il fallait recruter un grand nombre de types en cas d'incendie, on pouvait voir une bonne cinquantaine de mulets et de petits chevaux qui se hissaient en ahanant dans les raidillons, et qui lâchaient abondance de fumier dans les tournants en épingle à cheveux. Les cordes qui attachaient les bêtes les unes aux autres se tendaient brusquement, étirant leur encolure en une même ligne ; on aurait dit d'immenses cygnes noirs qui se déplaçaient en cercle et finissaient par disparaître dans les hauteurs.

Bill était notre chargeur de bêtes en chef, et les Eaux et Forêts n'en avaient jamais connu de meilleur. Mais pour l'heure, il avait un mal fou à décider